

L'HISTOIRE ET LE MONDE CONTEMPORAIN

Yvon CHATELIN

Pourquoi s'intéresser à l'Histoire, quand il s'agit pour nous de travailler sur des Pratiques et des Politiques Scientifiques devant servir au développement du Tiers-Monde ? Il faut d'abord relativiser le travail entrepris : il est seulement question de donner une dimension historique à des recherches dont l'essentiel se situe bien dans le monde contemporain. Un certain recours à l'Histoire est nécessaire, pour de multiples raisons : j'en proposerai trois, d'ordre très général, en guise d'introduction aux problèmes particuliers dont j'ai à parler. La première est qu'il n'y aurait probablement pas de "Sociologie de la science" s'il n'y avait une "Histoire de la science". La plupart des travaux qui ont fondé "la recherche sur la recherche" ont pris leur départ sur des cas historiques. Actuellement encore, beaucoup de concepts ou de théories en usage reposent sur l'étude de Darwin, Mendel ou Pasteur, plus que sur l'étude de nos contemporains. Ma deuxième raison est que les chercheurs des sciences "dures" ou des sciences de la nature ont peu de

par leur contenu d'histoire véritable. Que l'on m'excuse de ces simplifications.

1°/ L'histoire peut-elle recommencer ?

C'est le sous-titre d'un texte qui va paraître dans le premier numéro 1986 de la *Revue Tiers-Monde*.² Je ne vais donc pas répéter ce qui y est écrit, mais simplement le commenter. **L'Histoire peut-elle recommencer ?** C'est une question que l'on peut se poser, si l'on prend comme point de départ de la réflexion les pays européens, du 17^e au 19^e siècle, qui ont réussi à lier développement scientifique et développement tout court. Sans assimiler de façon simpliste un cas à l'autre, on peut ajouter que les P.E.D. gagneraient à réfléchir sur ceci : ce qui s'est produit dans le passé européen peut-il se répéter (*mutatis mutandis*) pour le Tiers-Monde d'aujourd'hui ? Si l'on prend cette fois comme point de départ la vision d'un sous-développement actuel qui malheureusement semble se pérenniser, la question serait plutôt : **L'Histoire peut-elle ne pas continuer ?** C'est ce type d'interrogation que posent certains auteurs, lorsqu'ils cherchent (c'est un exemple) dans le passé culturel d'un pays comme l'Inde les raisons du manque d'efficacité de ce pays dans la recherche et la liaison recherche-développement. En réalité les deux questions se ressemblent, et se complètent.

Personnellement, j'ai pensé qu'il fallait **reprendre une réflexion historique générale** lorsque je me suis rendu compte de l'insuffisance (sinon de l'indigence) de ce que j'ai appelé "les discours officiels" sur la science (Actes du Forum des 6 et 7 Février 1984). Des masses énormes de documents répètent les mêmes vérités, les mêmes banalités : il faut développer la recherche, la valoriser, assurer les transferts, etc. Pire encore : on proclame qu'il faut inventer une recherche "complètement neuve", que les chercheurs doivent trouver de nouvelles voies de développement ! Mais comment donc ? Et en combien de temps ? S.V.P. ? Tout de suite

cherche scientifique. Oui, il faut réfléchir à un nouveau mode de développement. Oui, on a le droit d'essayer de définir ce que vont être "les scientifiques de la troisième génération" : c'est ce que j'ai voulu faire dans le texte remis à la Revue Tiers-Monde.

2°/ Incertitudes de la science

Il faut bien comprendre que l'édification d'une discipline scientifique, d'une recherche nouvelle, est remplie d'**incertitudes** et d'**aléas**. On a écrit quantité de volumes sur la difficile instauration du newtonianisme, du darwinisme, ou du mendélisme. Les épisodes les plus prestigieux de l'histoire de la science ne sont pas les seuls concernés. Bien qu'on en parle évidemment moins, le problème est le même dans l'étude des sols et des paysages tropicaux. Une fois de plus, c'est l'Histoire qui met le plus clairement en évidence des phénomènes qui se produisent quotidiennement. Elle permet de porter, a posteriori, des jugements de valeur, tandis que la réalité actuelle paraît beaucoup plus confuse.

La science des sols tropicaux recèle des exemples tout à fait caractéristiques. Ainsi, à la même époque (dans les années de passage du 18^e au 19^e siècle) deux grands naturalistes européens parcouraient l'un l'Amérique latine, l'autre le continent indien. Le premier a réalisé sur les sols des observations exceptionnelles pour l'époque : cette partie de son travail est restée inaperçue, et lui-même n'en a pas vraiment compris la portée. Pourtant, il s'agissait d'un scientifique de très grand renom. Le second ne s'intéressait aux sols que de façon occasionnelle : il a observé des

l'auteur, en dehors des rivalités et des conquêtes coloniales ? Je le laisse parler : "L'histoire de l'investigation géographique et scientifique d'un pays comme le Centrafrique apparaît comme un processus éminemment sociologique. On serait tenté d'aller jusqu'à dire que ce processus de découverte se présente parfois comme une lutte du social contre l'individuel, en ce sens qu'il donne l'impression que l'on s'est **acharné à masquer ou à oublier collectivement ce que l'on découvrait individuellement.**" La continuité scientifique se heurte au "jeu des mythes, des oublis, des refus".

Ainsi, voit-on toutes les **incertitudes du développement scientifique**. Dominations épistémologiques (Actes du Forum des 6 et 7 Février 1984) et conflits d'influence entre individus forment la trame du paysage. Le passé laisse ses traces : si l'on fait comparativement moins d'études microbiologiques dans les P.E.D. francophones que dans les P.E.D. anglophones (cf études bibliométriques) c'est pour des raisons historiques. Et le présent est peut-être encore plus lourd de conflits que le passé.

Alors, **promouvoir un développement scientifique autocentré** dans les P.E.D. ? Un minimum de lucidité sur la question me semble tout à fait recommandable ...